

# LE GÉNÉRAL A DISPARU

## DU MÊME AUTEUR

LES ANNÉES TOURNANTES (*le meilleur de Globe*), collectif, Seuil, 1992.

MÉMOIRES INTERROMPUS (*conversations avec François Mitterrand*), Odile Jacob, 1996.

LE DERNIER MITTERRAND, Plon, 1997.

C'ÉTAIT UN TEMPS DÉRAISONNABLE, Robert Laffont, 1999.

JEUNE HOMME, VOUS NE SAVEZ PAS DE QUOI VOUS PARLEZ, Plon, 2001.

UN MENSONGE FRANÇAIS, Robert Laffont, 2003.

SI LA GAUCHE SAVAIT (*avec Michel Rocard*), Robert Laffont, 2005.

LE FANTÔME DE MUNICH, Flammarion, 2007.

LES REBELLES DE L'AN 40, Robert Laffont, 2010.

COMÉDIE FRANÇAISE, Fayard, 2014.

« DITES-LEUR QUE JE NE SUIS PAS LE DIABLE », Plon, 2016.

GEORGES-MARC BENAMOU

# LE GÉNÉRAL A DISPARU

*roman*

BERNARD GRASSET  
PARIS

ISBN 978-2-246-81789-5

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation, réservés  
pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2019.*

*À la mémoire de mes grands-pères inquiets*

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le referra pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Albert CAMUS

I

*Avant Baden*

28 mai 1968

*Inondation générale*

Il avait tourné en rond toute la journée dans son bureau ; et ni les huissiers, ni les aides de camp, ni même les éminences du Palais n'avaient osé le déranger. Alors à tour de rôle, et sans plus rien respecter des usages de la présidence, ils se courbent et tentent, à travers l'épaisse double porte, d'ausculter son humeur. Si, après avoir frappé à la porte, il s'arrête de tourner, on peut faire une tentative pour lui parler, lui faire passer un parapheur d'urgences à signer. S'il continue à tourner, c'est risqué. À quoi bon le déranger, se faire rabrouer, pire : découvrir ce spectacle.

Un fantôme.

Il n'a pas fermé l'œil depuis dix jours ; et cela se lit sur ce masque dont les cernes semblent marqués au burin ; ces yeux rougis, enfoncés, minuscules qui accentuent le caractère éléphantinesque de sa physionomie. Depuis les *événements*, et son retour de Roumanie, il a passé toutes ses nuits en alerte, dans la pénombre du Salon doré, en robe de chambre où, faute d'un gouvernement capable, il tenait là, en solitaire, ses réunions d'état-major.



Lisant les rapports sur ce front qui n'en finissait pas de s'étendre. Épluchant les notes de la préfecture de police, des Renseignements généraux, de Foccart et de ses barbouzes. S'acharnant à « saisir » l'événement, et se perdant dans des songes affreux, tournant et retournant dans le Palais désert, sans comprendre autre chose que le chaos grandissant.

Au mur, le Don Quichotte des Gobelins, auquel il adresse parfois un regard interrogatif sur l'état de ses propres moulins. Sa promiscuité avec ce Don Quichotte imposant, compagnon aux humeurs changeantes, avait fini par occuper son esprit. Lorsqu'il se sentait chavirer, pour ne pas sombrer, il s'accrochait à ce rêve éveillé, un détail de la tapisserie, une ombre à côté du Don, l'inclinaison de sa lance, une ville au loin sur la plaine de La Mancha. Cela lui permettait de ruser avec l'angoisse qu'il sentait revenir.

Il avait suivi chaque insurrection en direct ; le transistor branché sur les postes périphériques plutôt que sur la radio officielle qui – il était bien placé pour le savoir – avait ordre de minorer les événements, leur ampleur et leur violence. Et chaque nuit, il avait ferraillé, il avait souffert à la pensée de la ville assaillie, à chaque barricade érigée, à chaque déflagration. Tout était attaque à sa chair. Il sortait chaque matin épuisé de sa lutte avec les démons. Son corps était devenu si douloureux que le vieil homme faisait des efforts surhumains pour tenir cette vieille carcasse qu'il n'avait jamais aimée.

Il a l'ouïe fine, et ce soir plus que jamais, il sent venir le craquement.

Sept nuits d'émeutes. Il y en a eu sept, depuis le début de mai.

Il est – quoi qu'il en dise – un homme du XIX<sup>e</sup> siècle, il tient là ses repères, et il sait qu'en 1830, il n'avait pas fallu plus de trois nuits d'émeutes – et pas plus de barricades – pour chasser Charles X, le dernier des Bourbons. Son autre repère, ce sont les journées de février 1848. Là encore, trois jours d'émeutes, pas plus, pour faire déguerpir Louis-Philippe... Trois jours pour anéantir dix-huit ans de règne. Sans parler du 6 février 1934; sans remonter à la Fronde et à sa « nuit des barricades ».

Lui en est à sept nuits d'émeutes, et le niveau ne cesse de monter.

Quand sera-t-il lui aussi emporté par le torrent ?  
Demain ?

Avec la grande manifestation communiste qui s'approchera du Palais, dangereusement.

Un torrent incontrôlable ; c'est ainsi. C'est ainsi qu'il a toujours vu la fin du régime, d'ailleurs.

Une inondation générale.

La catastrophe du barrage de Malpasset, cinq ans plus tôt, l'avait impressionné, comme toute la France. Le spectacle de la plus grande catastrophe civile depuis la guerre, la ville de Fréjus, la plaine de l'Argens, dévastées, réduites à des décombres, ne l'avait pas quitté. Le flot avait tout arraché sur son passage ; la terre avait été arasée ; les cadavres se mêlaient aux jouets d'enfants retrouvés dans la glaise. Eh bien, en France comme à Malpasset, le flux avait tout emporté aussi. La montée des eaux avait été si puissante,

si soudaine, que la digue de l'État n'avait pu la contenir...  
Tout avait été tenté. Mais les vannes avaient été ouvertes,  
les Français étaient devenus fous, le fleuve humain était  
sorti de son lit.